394

Le Sarrain Vve
Théâtre royal

394

LE PARRAIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE:

PAR

MM. DELESTRE, SCRIBE ET MÉLESVILLE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 23 AVRIL 1821.

: 1 FR. 5 . . 1.

3712
B

Théâtre royal
On pa
administration

A PARIS,

CHEZ AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE,
quai des Augustins, n°. 59.

FAGES, libraire du Gymnase dramatique, au Théâtre.
BARBA, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français.

1821.

PERSONNAGES.

Personnages.	*Acteurs.*
	MM.
M. GODARD, Md rubanier.	BERNARD-LÉON.
M. DURAND, rentier.	PERLET.
M. le comte de HOLDEN.	DUVERNOIS.
Mme. de SAINT-ANGE, femme d'un banquier.	Mme. GRÉVEDON.
Mme. BENOIST, belle-mère de M. Godard.	Mme. LACAILLE.
Mme. PRUDENT, sage-femme.	Mme. KUNTZ.
Mme. RENARD, } voisines.	Mme. CHAUDIER.
Mme. DUROUZEAU, } voisines.	Mme. GUÉNÉE.
DUBOIS, chasseur de Mme. de Saint-Ange.	M. DUPUIS.
Un valet niais, } du comte de Holden.	M. FRÉDÉRIC.
Une femme de chambre, } du comte de Holden.	

LE PARRAIN,

COMÉDIE.

Le théâtre représente l'arrière-magasin de M. Godard.... A travers les vitrages, qui sont au fond, on aperçoit la boutique, et par suite la rue.... Une porte à droite.... Une porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, M. Godard est devant une table, et écrit. Mesdames Benoist, Renard et Durouzeau sont assises à gauche, et travaillent à la layette en causant.

M. GODARD, écrivant.

« M. Godard, marchand rubanier, rue Saint Denis, a « l'honneur de vous faire part que madame Godard, son « épouse, vient d'accoucher heureusement d'un garçon.... « La mère et l'enfant se portent bien. »

Voilà le cent soixante-treizième, j'en ai la main fatiguée.

Mme. BENOIST.

C'est comme je vous le dis, ma chère madame Renard, ce petit garçon-là me ressemble à s'y méprendre.... Ce n'est pas parce que je suis sa grand'-mère.... Mais c'est tout mon portrait.

M. GODARD.

Laissez donc,.... il a tout mon profil.

Mme. RENARD.

C'est-à-dire celui de votre femme... ou plutôt voulez-vous que je vous dise... à qui il ressemble?... à M. Durand, ce vieux garçon... qui demeure ici dans la maison au premier.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

M. GODARD, se levant.

Qu'est-ce que vous dites-là, ~~madame Renard?~~ Point de pareilles plaisanteries, s'il vous plaît...

Mme. RENARD.

Je le dis, parce que c'est frappant...

M. GODARD.

C'est ce qui vous trompe... entendez-vous! Mon fils me ressemble... et il doit me ressembler, parce qu'enfin... Je sais ce que je dis, et ce n'est pas après douze ans de mariage...

Mme. BENOIST.

Allons, n'allez-vous pas vous fâcher, mon cher Godard?

M. GODARD.

Non... c'est qu'on sait combien j'ai d'affaires aujourd'hui... Mes billets de faire part qui ne sont pas finis... Le parrain de mon fils qui n'est pas encore trouvé... L'accouchée qui veut que je lui fasse un cadeau... Une lettre de change à payer ce matin... Et l'enfant qui ne tette pas... Et c'est au milieu de ces tracas de toute espèce, qu'on vient me rompre la tête de M. Durand... M. Durand que nous connaissons à peine... qui a quelquefois salué ma femme sur l'escalier... et qui n'a jamais fait que la regarder.

Mme. RENARD.

Eh bien! c'est ce que je voulais dire... un regard!

TOUTES LES FEMMES.

Sans doute... c'est un regard...

Mme. BENOIST.

Eh oui, mon gendre, cela se voit tous les jours... Il n'y a rien de plus raisonnable et de plus tranquillisant que les regards... Demandez à ces dames... Mais vous voilà toujours affairé... Toujours effrayé du moindre embarras, et vous donnant toujours beaucoup de mal sur place, sans

faire un pas pour en sortir... Voyons le plus pressé... Vous occupez-vous du parrain?...

M. GODARD.

Eh non... puisque voilà trois de mes parens et amis intimes qui ont refusé tout net... Vous ne pouvez pas vous imaginer combien cet enfant-là me donne de peine... Un enfant frais et vermeil qui est tout mon portrait.

Mme. BENOIST.

Eh ! il ne s'agit pas de cela... Quant à la marraine... elle ne sera pas difficile à trouver... On sait que pour le premier enfant, c'est toujours la grand'-mère... c'est de droit.

M. GODARD.

Du tout... du tout... le choix est déjà fixé, la proposition a été faite et acceptée...

Mme. BENOIST.

Voilà, par exemple, ce que je ne souffrirai point... N'est-il pas vrai? mesdames...

M. GODARD.

Allons, n'allez-vous pas encore me mettre un nouvel embarras sur les bras... Vouloir que je fasse un affront à madame de Saint-Ange, la femme d'un banquier... Un banquier de la rue du Montblanc... Ma meilleure pratique... Certainement, mesdames, quand la Chaussée d'Antin est assez bonne pour venir rue Saint-Denis, on doit s'estimer trop heureux....

Mme. BENOIST.

Oui.... Une femme à équipage.... qui sera marraine de votre fils.... Et Dieu sait comme on va jaser... Parce que vous sentez bien que les grandes dames.... Si je vous racontais à ce sujet.... l'histoire que nous a dite hier madame Prudent la sage-femme....

TOUTES LES FEMMES, se levant et écoutant.

Une histoire....

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, Mme. PRUDENT.

Mme. PRUDENT.

M. Godard.... M. Godard....

Mme. BENOIST.

Eh! tenez, voilà Mme. Prudent qui va vous la raconter elle-même....

Mme. PRUDENT.

Ah! mon histoire du beau jeune homme inconnu.... Je vous la dirai tout à l'heure.... Mais je viens avant tout annoncer une bonne nouvelle à Mr. Godard.... Son fils sera baptisé.

M. GODARD.

Comment, Mme. Prudent?... Vous auriez trouvé un Parrain?

Mme. PRUDENT.

Où en seriez-vous sans moi?... Mais quand j'entreprends quelque chose.... Ah mesdames quel état que celui de sage-femme... Un état continuel de silence et de discrétion! La consolation de l'humanité, l'espoir des familles et la providence des nourrices!!!

M. GODARD.

Vous dites donc que vous avez?...

Mme. PRUDENT.

Un Parrain magnifique!.... Un garçon riche, aimable, galant.... Et que vous avez sous la main, car il demeure dans la maison.... Au premier.... En un mot, c'est M. Durand....

TOUS.

Comment, M. Durand?

Mme. PRUDENT.

Oui.... Je viens d'arranger cela avec sa gouvernante.... Mademoiselle Babet que je connais de longue main et qui s'est chargée de la négociation.... C'est une affaire faite parce qu'un vieux garçon ne peut pas avoir d'autre avis que celui de sa gouvernante....

M. GODARD.

Hum! hum! je vous avouerai que M. Durand....

Mme. PRUDENT.

Vous ne pouvez pas mieux choisir.... Un homme seul, tranquille, qui n'a ni enfant, ni famille, et qui peut un jour adopter votre fils, ou le coucher sur son testament; avec les gens riches il y a toujours de la ressource; c'est comme mon bel inconnu dont je vous parlais tout-à-l'heure.... Croiriez-vous qu'il m'a donné vingt-cinq louis pour être venu me réveiller avant-hier à minuit.... et m'avoir menée dans une belle voiture.... dans un bel hôtel.... où une jeune dame venait de mettre au monde.... une petite fille charmante.... Je vous raconterai tout cela en détail.... et quoique M. Durand n'ait ni équipage, ni bel hôtel, savez-vous qu'il a douze mille livres de rentes?...

TOUT LE MONDE.

Douze mille livres de rentes!...

M. GODARD.

Oui.... Mais ce que disait tout-à-l'heure madame Renard.... ça peut faire jaser!

Mme. BENOIST.

On ressemble à qui on peut.... S'il fallait s'inquiéter de cela!....

M. GODARD.

Vous croyez?... Il me semble alors qu'en qualité de

père de l'enfant.... je dois me présenter moi-même au Parrain et lui faire visite.

TOUTES.

Mais il n'y a pas de doute....

M. GODARD.

Encore une chose à faire.... Je vous dis que j'en perdrai la tête.... Eh vîte madame Prudent.... mes gants.... et puis il faudra envoyer quelqu'un chez madame de Saint-Ange, la marraine, rue du Mont-Blanc, pour la prévenir des noms et du choix du parrain. (*S'impatientant.*) Eh bien, madame Prudent, mes gants, mon chapeau.... Il est sûr que M. Durand s'attend à ma visite.

Mme. PRUDENT.

Eh tenez, le voici.... lui-même qui vient vous déclarer qu'il accepte....

M. GODARD, aux Femmes.

Ah! mon Dieu.... Otez donc ces langes et ces brassières.... qui sont sur tous les fauteuils.... ça n'est pas décent!....

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M. DURAND.

M. GODARD.

Mon cher voisin.... Je me rendais chez vous pour vous remercier de l'honneur que vous nous faites....

Mme. BENOIST.

C'est un bonheur pour toute la famille.

M. DURAND.

Monsieur, Madame.... Certainement je suis bien sensible à votre politesse.... aussi.... je suis descendu moi-même afin devous dire....

M. GODARD, l'interrompant vivement, ainsi que dans tout le reste de la scène.

C'est ce que je ne me pardonnerai jamais.... C'était à

moi de vous prévenir.... mais un jour comme celui-ci on a tant d'embarras, mon bon... mon cher Durand, combien (*lui prenant la main*) je suis heureux qu'une pareille cérémonie resserre encore les liaisons de voisinage et d'amitié qui nous unissaient déjà....

M. DURAND.

Mais comme c'est la première fois.... que nous nous parlons.

M. GODARD.

C'est égal.... vous êtes de la famille.

M. DURAND.

Mille fois trop de bontés; mais comme je venais pour pour vous dire....

Mme. PRUDENT.

J'espère que vous m'en remercierez.... C'est moi qui ai arrangé tout cela avec mademoiselle Babet.... et jugez donc quel bonheur, quel avantage.... vous qui n'avez jamais eu d'enfans, d'en trouver un qui ne vous coûte rien.... qui vous apportera un bouquet à votre fête.

Mme. BENOIST.

Et un compliment au jour de l'an.

M. GODARD.

Et les petites étrennes.... c'est charmant. Vous aurez tous les avantages de la paternité, et vous n'en aurez point comme nous les soins, les soucis, les tracas.... Ah ça, mon cher point de gêne, point de façons, tout est désormais commun entre nous.... Voilà comme je suis.... et sur-tout, je vous en prie, point de folie.... Pour la marraine vous ferez ce que vous voudrez....

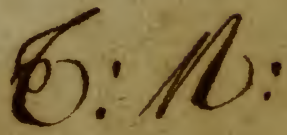
M. DURAND, impatienté.

Mais, Monsieur....

M. GODARD.

Mais pour ma femme, rien.... je vous en prie, que les bonbons, les bagatelles d'usage.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel



M. DURAND.

Mais daignez m'écouter, Monsieur, je vous déclare que je ne veux pas....

M. GODARD.

Et moi je le veux, ou sans cela nous nous fâcherons.

M. DURAND.

Mais encore une fois....

M. GODARD.

C'est arrangé.... comme cela.... n'en parlons plus... Eh vîte, ma belle-mère, mesdames.... Voyez si l'on peut faire une visite à ma femme.... à madame Godard... (*Elles sortent.*) Oh! vous allez embrasser l'accouchée... et votre filleul donc.... Madame Prudent, voyez si le petit est présentable.... Ah! mon Dieu, et moi qui oubliais... Voilà la clef de l'armoire pour prendre le pot de gelée de groseille que ma femme a demandé.... Pardon mon cher compère.... mais j'ai tant de choses dans la tête. Quant à votre commère je ne vous en parle pas, parce que je veux vous surprendre.... La plus jolie marraine.... mais je vous devais ça pour la bonté, la grace.... avec laquelle vous avez daigné accepter.... Adieu, mon cher ami... mon cher compère... Je cours à ma toilette. (*l'embrassant.*) Madame Prudent avait raison... notre parrain est un homme charmant.

SCÈNE IV.

M. DURAND, seul.

C'est décidé... c'est une conspiration. Impossible de leur faire entendre que je refuse... De quoi diable aussi va se mêler madame Prudent la sage-femme... Vouloir que je sois parrain, moi qui ne l'ai été de ma vie, qui tremble à l'idée du moindre embarras. Je n'ai jamais demandé de places de peur des occupations, ce qui fait que je ne suis rien; je n'ai jamais acheté de propriétés de peur de procès... ce qui fait que je suis rentier! Je n'ai

jamais pris de femme de peur des inconvéniens, ce qui fait que je suis célibataire... J'ai douze mille livres de rentes en portefeuille ou sur le grand livre... Je vais chez tout le monde sans que personne vienne chez moi, parce qu'un garçon n'est pas obligé de recevoir... Du reste je suis bon citoyen... Je paie mon impôt de portes et fenêtres, je monte ma garde ou je la fais monter, ce qui revient au même; et je n'ai pas manqué une seule souscription volontaire, toutes les fois que j'y ai été forcé. ce n'est pas que je sois avare, il s'en faut; je mange généreusement mon revenu, mais je me ferais un scrupule de dépenser un liard pour toute autre satisfaction que pour la mienne... Je loge seul... Je dors seul .. Je dîne seul, et c'est en moi seul que j'ai concentré mes plus chères affections... On dira que c'est de l'égoïsme... Du tout, c'est de la reconnaissance et jusqu'à ce que j'aie rencontré quelqu'un qui ait pour moi l'amitié que je me porte... on me permettra de me donner la préférence... Ainsi je m'en vais écrire à tous les Godards, puisqu'avec eux il n'y a pas moyen de s'expliquer... C'est qu'ils sont capables de me relancer encore... et j'aurais peut-être aussitôt fait d'accepter... J'en serai quitte pour quelques cornets de bonbons... Ma foi non... La peine d'aller à l'église... Mon filleul à tenir... Madame Godard à embrasser... En outre des fiacres à payer; qu'est-ce qu'il m'en reviendrait... Avec cela que j'ai des courses à faire ce matin; ces trente mille francs que je voudrais trouver à placer avantageusement.

SCÈNE V.

M. DURAND, Mme. DE SAINT-ANGE, DEUX DOMESTIQUES en livrée.

Mme. DE SAINT-ANGE.

C'est bien, attendez! ainsi que la voiture, j'aurai besoin de vous.

(Elle a l'air de donner quelques ordres à l'un de ses valets.)

M. DURAND.

Eh mais ! je ne me trompe pas.... C'est madame de Saint-Ange.... la femme de ce fameux banquier.... qui s'est chargé du nouvel emprunt.... Belle opération !... S'il voulait me céder quelques actions ! ce serait bien mon affaire !

MADAME DE SAINT-ANGE, achevant de donner ses ordres.

Tâchez de parler à M. le comte de Holden lui-même, s'il n'est pas encore parti.... Dites-lui que nous savons tout, et que mon mari et moi lui offrons nos services et notre médiation.... et revenez sur-le-champ.... vous entendez. (*Redescendant le théâtre, et apercevant M. Durand qui la salue.*) Et le voilà, ce cher M. Durand. Je m'attendais bien à le trouver ici.... Mais en Parrain galant vous deviez me donner la main pour descendre de voiture

M. DURAND.

Comment, madame, vous seriez ?...

Mme. DE SAINT-ANGE.

Eh ! oui, j'avais promis à Godard, mon marchand, d'être la marraine de son enfant.... Ce n'est pas que j'eusse grande envie de tenir ma parole; mais on vient de m'écrire que vous deviez être de la partie, et cela m'a décidée....

M. DURAND.

Madame, je suis mille fois trop heureux; (*à part.*) ne négligeons pas cette bonne occasion. (*Haut.*) Oserais-je vous demander comment se porte M. de Saint-Ange ?...

Mme. DE SAINT-ANGE.

Mais je ne sais pas trop.... Je ne le vois plus; il ne sort pas de ses bureaux.

M. DURAND.

Je conçois.... Ce nouvel emprunt l'occupe beaucoup; une belle affaire qu'il a faite là !... Je comptais incessamment lui rendre ma visite.... ainsi qu'à vous, madame...

Mme. DE SAINT-ANGE.

Voilà une idée admirable;... mais il faut dîner avec nous, c'est le seul moyen de trouver mon mari! et tenez... aujourd'hui même, après la céremonie... je vous emmène... Oh! il faut vous résigner... Vous voilà mon chevalier pour toute la journée.

M. DURAND.

Je n'ai garde de refuser une pareille bonne fortune.

Mme. DE SAINT-ANGE.

Parlons un peu de notre baptême... Connaissez-vous la famille Godard?.. Non, vous ne vous en souciez pas beaucoup, ni moi non plus;.. mais je suis folle des baptêmes; j'aime cette pompe bourgeoise... l'importance du bedeau, l'empressement du mari, la gravité de la nourrice... l'air de fête répandu sur toutes les physionomies... c'est bien plus gai qu'un mariage... D'abord l'acteur principal n'a aucune inquiétude sur le rôle qu'il va remplir, et si le père ou quelque parent s'avise de penser pour lui à l'avenir, il se le représente toujours paré des plus riantes couleurs... Cet enfant là sera peut-être un jour un poëte, un héros! qui sait même... un notaire... un agent de change... Qu'est-ce que cela coûte, il n'y a pas de charge à payer... Tandis qu'un jour de noces on n'a que deux chances à prévoir... Sera-t-on heureux?.. ne le sera-t-on pas, et bien souvent on peut parier à coup sûr... Oh! je préfère les baptêmes, et pour ma part, j'aime mieux être marraine dix fois que mariée une seule...

M. DURAND.

C'est exactement comme moi.

Mme. DE SAINT-ANGE.

Oh! mais vous, je vous devine... vous allez faire des extravagances... Les vieux garçons d'abord sont toujours trop généreux... vous surtout qui êtes riche;... mais je viens exprès vous empêcher de faire des folies...

M. DURAND.

Rassurez-vous... ce n'est nullement mon intention... mais je vous avoue que, n'ayant jamais été parrain.... j'ignore totalement les usages...

Mme. DE SAINT-ANGE.

C'est bien ; ne vous mêlez pas de cela, vous feriez tout de travers... Je me charge de vous guider. (*Tirant un riche calepin de sa poche.*) J'ai déjà fait une petite note... des choses indispensables...

M. DURAND.

Que de bontés.

Mme. DE SAINT-ANGE.

D'abord rien pour moi... je vous en prie, ce n'est qu'à cette condition-là que je consens à être marraine... Oh! non, je vous le déclare, je ne veux absolument rien que ce qui est de rigueur, la petite corbeille... le sultan... N'allez pas surtout vous aviser d'en prendre un de 1000 francs... c'est une duperie... Ceux de 500... produisent autant d'effet et vous feront autant d'honneur ; car vous sentez que c'est pour vous.

M. DURAND.

Qu'est-ce que vous me dites-là ?

Mme. DE SAINT-ANGE, froidement.

Oh ! vous pouvez vous en rapporter à moi. Ainsi..... nous mettons 500 francs. Quant à l'accouchée, c'est différent !.... avec elle vous ne pouvez vous dispenser de faire un cadeau....

M. DURAND.

Oui, la petite timbale....

Mme. DE SAINT-ANGE.

En vermeil..... Les six tasses pareilles,.... la cafetière, la crêmière,.... la théière,.... le sucrier.... cela fera un fort joli déjeûner,.... et nous trouverons cela presque pour rien chez Mellério, à la couronne de fer.

M. DURAND.

Ah mon Dieu !....

Mme. DE SAINT-ANGE.

Nous prendrons les bonbons rue Vivienne,.... les gants chez madame Irlande, et les flacons chez Laurençot, Palais royal.... Je n'ai pas mis dans notre budget les étrennes à la garde, à la nourrice, aux domestiques de la maison, au bedeau, au sacristain et au sonneur... des pièces de 20 fr. parce que tout cela est de rigueur, et que cela va sans dire....

M. DURAND, à part.

Miséricorde !.... (*Haut*) Certainement, madame,... tout cela me paraît fort convenable.

Mme. DE SAINT-ANGE, d'un air d'approbation.

Oui, n'est-ce pas ?.... ce sera bien.

M. DURAND.

J'approuverais très-volontiers votre petit budget, comme vous dites, si le baptême se faisait demain....; mais c'est pour aujourd'hui, dans une heure.,... et il est impossible que tout cela puisse être prêt....

Mme. DE SAINT-ANGE.

N'est-ce que cela ?.... Soyez tranquille.... (*Appelant.*) Dubois !...

DUBOIS, entrant.

Madame ! M. le comte de Holden n'est plus à Paris ; on assure qu'il est parti pour la Belgique.

Mme. DE SAINT-ANGE.

J'en suis désolée.... (*à Durand*) un ami à nous qui est engagé dans une fort mauvaise affaire, et à qui j'aurais voulu rendre service..... mais il n'est plus temps.... Tenez, prenez cette liste, montez dans ma voiture qui est restée à la porte, et faites les différens achats qui sont indiqués..... rue Vivienne..... Palais-Royal,.... rue Saint-Honoré..... tout cela est dans le même quartier.... A Paris, c'est charmant, en moins d'une heure, on a

tout ce qu'on veut, on paie un peu plus cher, et voilà tout... Ah! Dubois, vous porterez les mémoires chez Monsieur.... Justement il loge dans la même maison....

(Dubois sort.)

M. DURAND.

Oui.... cela se rencontre à merveille... *(A part.)* Ah! mon Dieu... il y va...

Mme. DE SAINT-ANGE.

Eh bien, qu'avez-vous donc?...

M. DURAND.

Rien... c'est qu'il me semble que M. Godard tarde bien... et vous croyez que le... Je veux dire le.... montant.... des mémoires...

Mme. DE SAINT-ANGE.

Ah! le petit total... ça ne passera pas mille écus... c'est tout ce qu'il y a de plus modeste .... Baptême de seconde classe.

M. DURAND.

Où me suis-je fourré! trois mois de mon revenu .... pour la famille Godard! maudite sage-femme!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GODARD.

M. GODARD.

Je vois le parrain et la marraine... qui sont réunis .... Me sera-t-il permis, madame, de vous présenter mes respects?...

Mme. DE SAINT-ANGE.

Bonjour..... mon cher Godard, comment va votre femme?...

M. GODARD.

Elle attend, madame, l'honneur de votre visite....

Mme DE SAINT-ANGE.

C'est bien; (*à Durand*) à quelle heure avez-vous commandé les voitures?....

M. DURAND étonné.

Comment, madame... les voitures ?

Mme. DE SAINT-ANGE.

Eh ! oui.... ne savez-vous pas qu'il en faut ?.... Vous aviez raison.... vous ne vous doutez pas des usages..... et vous êtes bien heureux de m'avoir..... (*Appelant*) Holà ! quelqu'un....

M. GODARD.

Gervais... Gervais... c'est mon garçon de boutique... un gaillard fort intelligent...

Mme. DE SAINT-ANGE.

Il faut à l'instant même courir chez le premier loueur de voitures, et demander six remises... entendez-vous ? six grandes berlines... Vous les prendrez à la journée, et que dans un instant elles soient à la porte...

M. DURAND.

Mais permettez donc ?... Il me semble que l'église étant à deux pas... nos équipages seront tout-à-fait inutiles...

Mme. DE SAINT-ANGE.

D'accord... on ne s'en servira pas... mais il faut qu'on les voie dans la rue... c'est de rigueur...

M. DURAND.

Ah ! c'est de rigueur... (*A part.*) Six berlines !... Moi qui vais toujours à pied... Ah ! la maudite sage-femme ; elle me le paiera.

M. GODARD, se frottant les mains.

Six voitures dans la rue... quel bonheur !... Ça ira jusqu'à la boutique du bonnetier, qui ne peut me souffrir.

Mme. DE SAINT-ANGE.

Oh ! Monsieur Durand fait bien les choses... Mais ce n'est rien encore, vous verrez son cadeau à l'accouchée. (*Bas à Godard.*) Un suberbe déjeûner en vermeil... Oh ! à votre place je ne serais pas tranquille. (*A Durand.*) Allons, donnez-moi la main... et venez voir... cette pauvre petite femme ; (*bas*) nous allons trouver la nourrice, la

garde, les grands parens... un monde... et une chaleur... c'est affreux!... Je ne peux pas souffrir les chambres d'accouchées.

M. GODARD.

Mille pardons si je ne vous conduis pas... quelques affaires indispensables... cette robe de baptême... la toilette de l'enfant... Je suis à vous, Madame.

(*Durand et madame Saint-Ange entrent dans la chambre voisine.*)

SCÈNE VII.

M GODARD, seul.

Je ne sais pas moi... ce monsieur Durand ne m'a plus l'air si aimable... je lui trouve une physionomie sournoise et mystérieuse... et puis ce superbe déjeûner en vermeil... que du reste il est impossible de refuser... Tout cela me... il ne manquerait plus que cela... être jaloux un jour où j'ai tant d'occupations.

SCÈNE VIII.

M. GODARD, LE COMTE DE HOLDEN.

LE COMTE.

N'est-ce point ici?... Monsieur Godard, négociant.

M. GODARD.

Moi-même, monsieur.

LE COMTE.

C'est un effet de quatre mille francs, payable au porteur.

M. GODARD, à part.

Ah! mon Dieu... monsieur Vanberg... le négociant hollandais qui m'avait promis de ne point le mettre en circulation et d'attendre à demain. (*Haut.*) Monsieur.... certainement vous serez payé... j'ai les fonds... mais dans ce moment cela me gênerait beaucoup... et si vous pouviez attendre seulement à demain matin.

LE COMTE.

C'est avec grand plaisir que j'accéderais à votre demande... mais je suis obligé de partir dans deux heures pour la Belgique... et cet argent m'est nécessaire pour mon voyage.

M. GODARD, à part.

Comment faire?... Et à qui s'adresser.... les négocians mes confrères...., il ne faut pas y penser... Eh parbleu!... j'ai là le parrain de mon fils.... en le tenant sur les fonts baptismaux il contracte l'obligation de le défendre, de le protéger... c'est un second père et mes intérêts deviennent les siens. (*Au Comte.*) Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir; (*à part*) il est riche... il est à son aise... et quand je le prierai de m'avancer cette somme-là pour quelques heures... il ne peut pas me refuser sans manquer à la délicatesse, après tout ce que nous faisons pour lui. (*Au Comte.*) Je suis à vous et avant un quart-d'heure vous aurez votre argent.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, seul.

Ce pauvre homme, cela le gêne; je le vois, mais s'il savait dans quel embarras je me trouve... obligé de partir... dans deux heures, et ne savoir à qui laisser mon enfant.... en quelles mains le confier... J'ai couru chez cette madame Prudent... qui m'avait déjà servi... C'est comme un fait exprès... disparue... depuis deux jours, on ne l'avait pas vue chez elle.

SCÈNE X.

LE COMTE, Mme. PRUDENT, sortant de l'appartement à gauche et ayant l'air de parler à un enfant.

Mme. PRUDENT.

Pauvre petit!... comme il dort bien... (*se retournant*

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

et apercevant le Comte.) Ah mon Dieu ! c'est mon jeune homme... mon bel inconnu !...

LE COMTE.

Madame Prudent ! c'est le ciel qui me l'envoie.

Mme. PRUDENT.

Qui vous amène ici ?...

LE COMTE.

Vous le saurez plus tard... J'ai besoin de vos services .. et je puis, je crois, compter sur votre discrétion.

Mme. PRUDENT.

Comment donc Monsieur... vous pouvez être sûr... Est-ce que cette jeune et jolie dame serait indisposée?... elle avait l'air bien souffrant... mais on ne peut pas tout avoir... la richesse et la santé.

LE COMTE.

Elle se porte très-bien... Mais les momens sont précieux... qu'il vous suffise de savoir que je suis étranger... je suis Belge... Un mariage secret contracté avec une jeune personne que j'adorais, a irrité contre moi une famille puissante... On m'accuse de séduction, de rapt, et je cours risque d'être arrêté.

Mme. PRUDENT.

Serait-il possible !...

LE COMTE.

Dans deux heures je pars pour la Belgique... Je vais tout avouer à mon père le comte de Holden qui peut seul arranger cette affaire et appaiser les parens de ma femme... Mais je ne peux pas emmener avec moi un enfant de trois jours... et c'est à vous que je veux le confier.

Mme. PRUDENT.

A moi, Monsieur !

LE COMTE.

Oui, ma chère madame Prudent jusqu'à mon retour, c'est pour une semaine tout au plus... (*lui donnant une bourse*), et croyez que vous recevrez encore d'autres

marques de ma reconnaissance;... mais il n'y a pas de temps à perdre, ma petite fille est avec un domestique de confiance... ici à deux pas dans ma voiture... Vous allez la prendre.

Mme. PRUDENT.

J'y vais à l'instant... (*Montrant la droite.*) Il y a de ce côté une porte qui donne sur la rue, je fais entrer l'enfant par là... Je le place dans cet appartement où personne n'a affaire... et dans une heure je l'emporte chez moi où vous le trouverez à votre retour.

LE COMTE.

A merveille... Ah ! encore un mot... La mère désire que son enfant soit baptisé le plus promptement possible, ainsi chargez-vous de tous ces soins là... Chosissez-moi un Parrain... qui vous voudrez... pourvu que ce soit un honnête homme... et que la chose se fasse promptement et sans bruit.

Mme. PRUDENT.

Soyez tranquille... j'ai quelqu'un qui demeure ici près, et que je vais prévenir en descendant... le commis de M. Godard, un excellent garçon... qui vous rendra ce service là... et dont vous serez content... parce que, moi, quand je réponds de quelqu'un.... et du reste, vous pouvez compter.... que le zèle et la discrétion.... (*A part, en s'en allant.*) Dieu! quelle journée!... un mariage secret! un enfant que l'on me confie!... deux baptêmes ! deux Parrains !... et du mystère!... voilà-t-il de quoi jaser?

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XI.

LE COMTE seul.

Allons... je respire un peu, me voilà plus tranquille. (*Apercevant une plume et de l'encre.*) Prévenons ma chère Hippolyte... de ce que je viens de faire... je crois

que j'ai le temps... car on ne se presse pas beaucoup de m'apporter le montant de ma lettre de change.

(Il se met à la table et écrit.)

SCÈNE XII.

LE COMTE, M. DURAND, sortant de la chambre de madame Godard, un bouquet à la main.

M. DURAND.

Je dis que quand une fois on est embourbé, tous les efforts que l'on fait pour sortir d'un mauvais pas, ne font que vous y enfoncer encore davantage!.. Ce Godard, qui s'avise de m'emprunter de l'argent, et madame de Saint-Ange : « Comment donc, c'est trop naturel!... C'est au » Parrain et à la maraine... cela nous regarde tous les » deux... n'est-ce pas, mon cher Durand?» Qu'elle parle pour elle, son mari est banquier.... Il est riche; mais, moi... malheureusement je ne pouvais pas objecter que je n'avais pas d'argent comptant, puisqu'un instant auparavant je lui avais touché un mot de ces trente mille francs, que je ne sais comment placer. (*Contrefaisant une voix de femme.*) « Quel plus bel usage pouvez-vous faire de vos capitaux!...» Un joli placement, quatre mille francs à fonds perdus... sur la tête du petit Godard, mon filleul... Je sais bien que cela me rentrera; mais c'est toujours très-désagréable... et je n'ai pas été fâché de venir payer moi-même, afin d'avoir le titre entre les mains... (*Regardant autour de lui.*) Il me semble que ce doit être ce Monsieur... qui écrit... (*Au comte.*) Monsieur, n'êtes-vous pas le porteur d'une lettre de change?

LE COMTE.

De quatre mille francs.... acceptée par M. Godard; la voici.

(Il remet la lettre de change à Durand, qui la regarde et la met soigneusement dans son portefeuille.)

LE COMTE.

Monsieur, je le vois, est le caissier de M. Godard?...

M. DURAND.

Mais à peu près. (*Lui donnant des billets de banque.*) Vous voyez que c'est tout comme.... ou plutôt j'ignore ce que je ne suis pas dans la maison.... car, dieu merci.... c'est sur moi que tout retombe.... Tel que vous me voyez, Monsieur, je suis Parrain... et malgré moi encore...

LE COMTE souriant.

Quoi, Monsieur, vous êtes Parrain?

M. DURAND.

Eh! oui... c'est madame Prudent... une maudite sage-femme qui est cause de tout cela.

LE COMTE.

Ah! la sage-femme: elle n'a pas perdu de temps. (*Prenant la main de Durand.*) Je suis enchanté que ce soit vous.

M. DURAND.

Qu'est-ce qu'il a donc à présent?

LE COMTE.

J'ose dire que vous ne vous en repentirez pas.... nous nous reverrons un jour, et quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je prends la liberté de vous demander une grace.... qui vous paraîtra de peu d'importance, et qui en a beaucoup pour moi.... Quel nom comptez-vous donner à l'enfant?

M. DURAND.

Quel nom!... Ma foi, ça m'est égal, qu'on l'appelle comme on voudra.

LE COMTE.

A merveille.... Eh bien! Monsieur.... puisque cela ne vous fait rien, je vous prie de vouloir bien l'appeler Émilie-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND.

Hippolyte-Émilie-Ernestine.... Y pensez-vous, c'est un garçon?...

LE COMTE.

Du tout, Monsieur, on ne vous aura pas dit, ou l'on se sera trompé.... mais qu'importe, fille ou garçon, je vous prie de l'appeler Émilie-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND.

Ah! ça, Monsieur, que diable d'intérêt prenez-vous à tout cela, et qu'est-ce que ça vous fait?

LE COMTE.

J'ai des raisons pour tenir à ces noms là, des raisons particulières.... que vous êtes trop galant homme pour me demander.

M. DURAND à haute voix.

Quel soupçon!... Comment? il serait possible?...

LE COMTE.

Chût! chût! je vous en conjure, j'ai le plus grand intérêt à ce que l'on ne se doute de rien.

M. DURAND.

Quoi! Monsieur, vous seriez?...

LE COMTE.

Silence.... (*A voix basse.*) Eh bien! oui, Monsieur, c'est la vérité.... cet enfant me touche de très-près; mais puisque madame Prudent s'est adressée à vous, je suppose que vous êtes homme d'honneur, et surtout discret.... J'ai de la naissance, quelque crédit, de la fortune, j'aurai peut-être un jour le pouvoir de reconnaître un service, et vous verrez, Monsieur, que vous n'avez point obligé un ingrat.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIII.

M. DURAND seul.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre?... Quoi! madame Godard.... une simple bourgeoise... qui donne aussi dans les grandes manières... Le mari, qui ne se doute de rien... la sage-femme qui est confidente... et moi qui me trouve

mêlé dans tout cela.... moi, qui ai toujours fui le bruit et le scandale.... Comment en sortir à présent?... Il est de fait que ce jeune homme a un air très-distingué;... mais s'il est aussi riche qu'il le dit.... pourquoi ne paye-t-il pas les lettres de change du mari?... Il me semble que ça le regarde plus que moi, et ensuite pourquoi n'est-il pas le Parrain?... Il ne connaît donc pas l'usage.

SCÈNE XIV.

M. DURAND, M. GODARD, Mme. DE SAINT-ANGE, Mme. BENOIST, Mme. RENARD, Mme. DUROUZEAU, PARENS ET PARENTES.

M. GODARD, à la cantonnade.

Oui, ma chère amie.... oui, dès qu'il sera baptisé, nous te le rapporterons;.. mais tiens-toi bien chaudement, je t'en prie.

M. DURAND, à part.

Ce pauvre Godard! il me fait peine.... Ce calme.... cette tranquillité.... Mariez-vous donc? (*Haut, lui donnant une poignée de main.*) Eh bien, mon pauvre ami!

M. GODARD.

Eh bien, mon cher, tout va bien!... J'espère que vous êtes content.... Un beau filleul.... gros et bien portant.

M. DURAND.

C'est donc décidément un garçon?

M. GODARD.

Eh! parbleu, qui est-ce qui en doute?

M. DURAND, à part.

Alors, arrangez-vous.... L'un dit une fille.... l'autre un garçon.... Ces deux Messieurs devraient s'entendre.

M. GODARD.

Allons, partons... toutes les voitures sont à la porte.

Mme. BENOIST.

Oh mon Dieu! et le nom de l'enfant?

E. R.

M. GODARD se frappant le front.

Le nom de l'enfant... c'est pourtant vrai... nous n'y pensions pas... Comment l'appellerons-nous?

Mme. DE SAINT-ANGE.

Moi, je n'ai pas d'avis... cela regarde la famille...

Mme. DUROUZEAU.

Voulez-vous un joli nom... Théophile.... cela n'est pas commun.

M. GODARD.

Du tout; je connais quelqu'un qui porte ce nom là et qui est borgne... Moi, c'est peut-être une idée... je me suis toujours promis que si j'avais un fils il s'appellerait Barnabé.

TOUTES.

Oh! Barnabé!... quel vilain nom!

M. GODARD.

Comment?... un vilain nom.... apprenez que c'est le mien, et que décidément mon fils s'appellera Barnabé.

Mme. BENOIST.

Du tout.... du tout.... j'ai ce qu'il vous faut, le plus joli nom de l'almanach... un nom admirable et sonore... *Théodore*... et cela ira très-bien, parce que, voyez-vous, on dira: où est Théodore?... qu'est devenu Théodore?... qu'on donne le fouet à Théodore.

M. GODARD.

Eh bien, on dira, où est Barnabé?... qu'est devenu Barnabé... qu'on donne le fouet à Barnabé?...

Mme. BENOIST.

Jamais mon petit fils ne s'appellera Barnabé.

M. GODARD.

Et jamais mon fils ne s'appellera Théodore, j'aimerais mieux qu'il ne fût pas baptisé.

Mme. BENOIST.

Et moi, qu'il n'eût jamais de nom!

M. GODARD, furieux.

C'est cela.... un enfant anonyme ! quelle tournure cela aurait-il dans le quartier ?

M. DURAND.

Eh ! mais, calmez-vous ; n'y aurait-il pas moyen d'arranger cela.... et d'en choisir un tout autre ?

M. GODARD.

Au fait.... nous n'y pensions pas.... combien je vous demande de pardons.... c'est Monsieur qui est le parrain.... et c'est à lui de nommer...

TOUT LE MONDE.

C'est trop juste.

M. DURAND.

Eh bien, pour mettre d'accord tous les intéressés et ayant cause.... car il paraît que dans cette affaire-ci.... il y en a plus qu'on ne croit.... si nous appelions l'enfant Hippolyte ?

Mme. BENOIST, avec approbation.

Hippolyte.... voilà ! j'allais le proposer.

M. GODARD.

Au fait.... Hippolyte.... c'est justement ce qu'il nous faut.... ça n'est pas trop.... et en même temps c'est assez.... Parbleu quand on l'aurait fait exprès... et puis, j'ai idée que ma femme m'en parlait l'autre jour.... Va donc pour Hippolyte.

Mme. DE SAINT-ANGE.

Enfin.... voilà la discussion terminée, ce n'est pas sans peine..... (*A Durand.*) Allons, mon cher compère, ouvrons la marche et partons.

M. DURAND, mettant ses gants.

Oui.... oui.... partons vite, et revenons de même pour en être plutôt débarrassé (*Il se dispose à sortir par la gauche.*). Hein ! quel est ce bruit, et que nous veut-on ?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, Mme. RENARD.

Mme. RENARD, arrivant tout essouflée.

Ah! si vous saviez quel spectacle.... les dames de la halle qui sont sous la porte cochère avec des bouquets, et qui attendent le parrain...

M. DURAND, à part.

Allons, encore des pièces de 20 francs..... (*Haut à Godard.*) Mon ami..... je vous avoue que je n'entends rien au cérémonial usité en pareil cas.... et que si je peux esquiver l'ambassade....

M. GODARD, lui montrant le fond.

Eh bien! passons par la boutique.

Mme. DE SAINT-ANGE.

A la bonne heure. (*Ils vont pour sortir par le fond; on entend un roulement de tambours et un bruit de clarinettes.*)

M. GODARD.

Entendez-vous? ce sont les tambours de la garde nationale.... comme vous en faites partie.

M. DURAND.

Du tout.... je ne monte plus ma garde, qu'ils s'adressent au mercier du coin, qui la monte pour moi... (*Regardant à travers les carreaux en reboutonnant son habit, comme pour garantir son gousset.*). C'est un guet à pens.

Mme. BENOIST.

Attendez.... attendez... (*Montrant l'appartement à droite.*) Il y a ici une sortie qui donne sur la rue.... presqu'en face de l'église... (*Elle ouvre l'appartement.*)

Mme. DE SAINT-ANGE.

A merveille... allons, donnez-moi la main et partons... Eh bien! où est donc la garde... et l'enfant?

M. GODARD.

Ah ! mon dieu oui.... Où est donc l'enfant?... où est donc madame Prudent?.... Comment, au moment de partir pour l'église.... ces malheurs-là n'arrivent qu'à moi, madame Prudent!... Madame Prudent!... que diable est-elle allée faire.... et où a-t-elle mis l'enfant ?

(Grand désordre dans la famille.)

Mme. BENOIST, qui est près de la porte à droite et qui écoute.

J'entends crier.... oui, il est là.... (*Elle entre dans le cabinet.*)

Mme. DE SAINT-ANGE.

Eh bien! c'est bon.... nous allons le prendre en passant.... vite..... dépêchons-nous..... Je passe la première.

(Tout le monde sort par la droite.)

M. GODARD.

Enfin, voilà le baptême qui est en marche.

Mme. DUROUZEAU.

Comment, Monsieur Godard, vous ne venez pas...

M. GODARD.

Est-ce que je le puis !... qu'est-ce qui restera près de l'accouchée ?.... est-ce que je n'ai pas toujours à faire.

SCÈNE XVI.

M. GODARD seul.

Ouf !.... les voilà partis, ce n'est pas sans peine;.. que de mal à un père de famille!... (*Il arrange en parlant du vin et du sucre dans une timballe, et l'avale.*) Hein !... qui est-ce qui vient là?...

SCÈNE XVII.

M. GODARD, UN VALET en livrée étrangère.

M. GODARD, au VALET qui le regarde d'un air incertain.

Que voulez-vous, l'ami ?... que demandez-vous ?....

LE VALET.

Monsieur, je voudrais parler..... à une dame.... qui doit être ici...

M. GODARD.

Une dame!

LE VALET.

Oui, madame Prudent, une sage-femme...

M. GODARD.

Elle n'y est pas... elle est sortie... et Dieu sait où elle est allée... Eh bien! pourquoi cet air étonné?.. Qu'est-ce qu'il a donc ce garçon là?...

LE VALET.

C'est que je ne sais plus comment faire... Madame Prudent devait m'indiquer un Monsieur pour qui j'ai une lettre... un Monsieur dont je ne sais pas le nom... mais qui demeure dans la maison, et qui aujourd'hui doit être parrain...

M. GODARD.

Encore ce Durand... et savez-vous ce qu'on lui veut?...

LE VALET.

C'est de la part du père de l'enfant...

M. GODARD.

Hein!...

LE VALET.

Oui, Monsieur est en bas dans la voiture.... qui l'attend pour l'emporter...

M. GODARD à part.

L'emporter... quelle trame abominable!.... c'est bon, mon ami. C'est bon... dites à votre maître d'attendre.... je vais remettre la lettre à M. Durand dès qu'il sera revenu de l'église... (*Le Valet sort.*) Quel coup de politique d'avoir intercepté ce billet... Voyons vite... (*lisant.*).

« Mon cher Monsieur, et vous madame Prudent... je » suis plus heureux que je n'aurais osé l'espérer... tout » est pardonné... Envoyez-moi vite notre cher enfant dès

» qu'il sera baptisé... son autre famille l'attend avec im-
» patience... pour le voir et l'embrasser.... et je veux
» leur présenter moi-même mon aimable Hippolyte !... »
Son Hippolyte ! c'est bien cela... quel complot infernal !
ma tête s'y perd... impossible d'y rien comprendre.....
sinon qu'il y a un autre père... une autre famille que ma-
dame Godard. M. Durand, la sage-femme, s'entendent
tous contre moi pour me tromper et m'enlever mon fils...
ou plutôt quand je dis mon fils... c'est-à-dire notre fils...
car cette parenté-là devient si compliquée ; mais il faut ab-
solument que j'aie une explication avec madame Godard.
(*Il va pour entrer chez elle et s'arrête.*) Voyons con-
servons notre sang-froid, s'il est possible, et n'oublions
pas que ma femme a sa fièvre de lait... Il faut d'abord que
madame Godard m'explique pourquoi mon fils ressemble
à M. Durand, parce qu'une fois que nous nous serons en-
tendus là-dessus, nous saurons à quoi nous en tenir sur le
déjeûner en vermeil... les déclarations; mais les voici...
morbleu nous allons voir !... (*A travers les carreaux
du fond on voit passer le baptême, qui vient de la
droite et entre à gauche.*)

SCÈNE XVIII.

M. GODARD, Mme. DE SAINT-ANGE, M. DURAND.
GENS DU BAPTÊME.

Mme. DE SAINT-ANGE.

On vient de porter le petit Hippolyte dans la chambre
de l'accouchée,.... et tout s'est passé à merveille. La cé-
rémonie était superbe,... on aurait dit d'un cortège....

M. DURAND.

Oui, il ne manquait plus que cela.... traverser toute
l'église! Les femmes montaient sur les chaises, les cu-
rieux se pressaient autour de nous... Voilà le parrain!
voilà le parrain... On aurait dit d'une bête curieuse... Et
le suisse qui pour faire place me donnait des coups de sa

hallebarde dans les jambes, et les petites filles qui se jettent au-devant de vous pour vous offrir des bouquets, les mendians déguenillés qui vous arrêtent par votre habit : « Et « moi, Monsieur,... et moi.... Lui.... il a déjà reçu.... « C'est un mauvais pauvre, moi je suis un bon pauvre... » Et dans la rue,... pendant qu'on attend les voitures ou qu'on ouvre la portière.... la foule qui vous pousse, vous coudoie, vous piétine... ou vous éclabousse... *(Montrant ses bas qui sont tout noirs.)* Payez donc six berlines pour revenir dans cet état-là....

Mme. DE SAINT-ANGE.

Oui; mais vous ne comptez pas le plaisir que vous avez eu à tenir votre filleul sur les fonts baptismaux....

M. DURAND.

J'en suis rompu. Le sacristain qui voulait que je répétasse mon *credo* en latin, moi qui ne le sais qu'en français. Ils m'ont laissé pendant une heure les bras tendus... Enfin, n'en parlons plus.... c'est fini....

Mme. DE SAINT-ANGE.

C'est fini.... du tout! c'est maintenant que vous allez recueillir le prix de tous les soins que vous vous êtes donnés, vous le trouverez.... dans l'attachement, dans l'amitié d'une famille respectable et reconnaissante.... *(Bas à Godard)*. Allons donc, Godard, remerciez le cher parrain.

M. GODARD, allant à Durand (d'un ton concentré.)

Ce n'est point ici que nous nous expliquerons, Monsieur;... mais je sais tout.... oui, tout.... Vous devez m'entendre,... et je vous prie de ne plus remettre les pieds chez moi,... ou nous verrons.

Mme. DE SAINT-ANGE ET DURAND.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, Mme. BENOIST, Mme. DUROUZEAU, et plusieurs personnes.

Mme. BENOIST.

Ah! mon Dieu, quel scandale.... quel éclat.... Votre fils.... Si vous saviez ce qui vient d'arriver.... Votre fils....

M. GODARD.

Est-ce qu'il serait enlevé?

Mme. BENOIST.

Pire que cela.

M. GODARD.

Il est malade....

Mme. BENOIST.

Ce ne serait rien.... Apprenez que votre fils.... votre fils....

M. GODARD.

Eh! bien.

Mme. BENOIST.

Est une fille.

Mme. DE SAINT-ANGE.

Une fille!

M. DURAND, à part.

J'en étais sûr!.... C'est l'autre qui avait raison.

M. GODARD, prenant l'enfant.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? qu'on me rende mon fils.... Je ne veux pas de cet enfant-là.

(Le donnant à Madame Durouzeau.)

Mme. DUROUZEAU.

Ni moi.... non plus,... je n'en veux pas. (*Le donnant à madame Benoist qui le donne à madame Renard.*) Sans doute, il n'est point de la famille.

Mme. RENARD, le mettant sur les bras de M. Durand.

Que monsieur s'en charge,... puisqu'il l'a baptisé.

G. B.

M. DURAND, ayant toujours l'enfant sur les bras.

Messieurs, mesdames.... qu'est-ce que ça signifie?.... Eh bien!.... on me le laisse... Hé.... ah! ça voyons.... ne plaisantons pas?... Qui est-ce qui veut se charger de cet enfant-là?... et m'en débarrasser.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, qui est entré avant ces derniers mots.

LE COMTE.

C'est moi.... Monsieur qui, depuis un quart-d'heure, l'attend dans ma voiture. (*Il fait un signe à une femme de chambre qui prend l'enfant, et l'emporte.*) Mais qui ne vous en remercie pas moins pour toutes les peines que vous avez daigné prendre.

Mme. DE SAINT-ANGE, l'apercevant.

Que vois-je? Monsieur le comte de Holden!

M. GODARD.

L'homme à la lettre de change.

LE COMTE, à madame de Saint-Ange.

Lui-même.... qui est le plus heureux des hommes.... Mon mariage est reconnu.... mon beau-père a pardonné, et je reste à Paris.

M. GODARD.

Ah! ça, Monsieur, daignez me dire....

TOUT LE MONDE.

Oui, daignez nous expliquer.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, Mme. PRUDENT sortant de la chambre de M. Godard.

Mme. PRUDENT.

Eh! silence, silence donc!... Vous faites un bruit à fendre la tête de l'accouchée.

M. GODARD.

Ah! vous voilà, madame Prudent, on vous trouve donc enfin ?

Mme. PRUDENT.

Oui... je n'ai pu assister au baptême (*Montrant le comte*). Monsieur sait bien pourquoi.... (*Bas, montrant la porte à droite.*) Votre enfant est là-dedans, et j'ai couru sur-le-champ chercher la marraine et le parrain,... et ce n'est pas sans peine....

LE COMTE.

C'était inutile;.... car voilà Monsieur (*montrant Durand*) qui, pendant ce temps, a daigné faire les choses de la meilleure grace du monde.

M. GODARD, à Durand.

Comment! c'est décidément l'enfant de Monsieur que vous avez tenu ? Là qu'est-ce que je disais?.... Mon fils qui n'est pas baptisé.... après tout le mal que nous nous sommes donné.

Mme. DE SAINT-ANGE.

Il faut avouer que c'est jouer de malheur.

M. GODARD, à Durand.

Je reconnais, mon cher Durand, l'injustice de mes soupçons.... Aussi, vous sentez bien que tout cela ne compte pas, et que demain c'est à recommencer.

M. DURAND.

J'en ai assez comme cela,... et si jamais l'on m'y rattrappe.

M. GODARD.

Encore un parrain qui renonce.... Je dis qu'il est impossible que mon fils Godard puisse jamais....

LE COMTE.

C'est ce qui vous trompe, et je me propose.... pour demain, si toutefois madame de Saint-Ange veut m'accepter pour....

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

M. GODARD.

Acceptez, Madame.... Acceptez,.... il ne faut pas que ça vous décourage;.... nous finirons peut-être par en venir à bout.

M. DURAND, regardant le Comte en soupirant.

Le malheureux,... il ne sait pas à quoi il s'expose.... Mais ce maudit Godard. (*Haut.*) Allons, décidément il faut que je me marie, car je commence à voir que les enfans des autres nous coûtent plus chers que les nôtres.

M. GODARD.

Comment!... mon cher voisin, vous vous mariez?...

M. DURAND, avec un regard de colère.

Oui.... mon cher Godard, je me marie, et vous serez le parrain de mon premier.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL, RUE DE LA HARPE, N°. 80.